

Julien Bigras
souvenir d'un Ami

François Peraldi

Volume 15, numéro 2, novembre 1990

Le réel et la mort dans la situation thérapeutique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/031559ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/031559ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Revue Santé mentale au Québec

ISSN

0383-6320 (imprimé)

1708-3923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Peraldi, F. (1990). Julien Bigras : souvenir d'un Ami. *Santé mentale au Québec*, 15(2), 14–16. <https://doi.org/10.7202/031559ar>

Julien Bigras

souvenir d'un Ami

Dans *Le désarroi* qui rassemble la correspondance entre Jacques Ferron et Julien Bigras, celui-ci, à une demande d'information de celui-là à mon sujet après une lecture d'un article paru dans *Santé Mentale au Québec* (1981), répondit:

«François Peraldi est un homme remarquable, avec qui j'ai eu les plus agréables et fructueuses conversations en tête à tête. Cette amitié continue. En revanche, il nous est arrivé d'être en situation d'épreuve de force, ou si vous voulez, nous avons dû mener tous les deux des combats de coqs. Mais nous étions dans la même arène, nous n'avons pas toujours su qui, de l'un ou de l'autre, avait à se battre contre qui ou même entre nous deux». (Bigras et Ferron, 1988, 97).

Il n'est pas un seul mot de cette réponse — écrite il y a déjà sept ans — que je ne pourrais reprendre pour parler de Julien Bigras. Il me faudrait seulement changer les temps et les noms et dire: «Julien Bigras fut un homme remarquable...», et ajouter à la fin de ce petit texte: «Finalement, seule a prévalu l'amitié qui s'approfondit sans cesse dans le souvenir.»

Sur la couverture du livre, et dans ses pages de garde, l'éditeur a placé une photographie fascinante de Ginette Bouchard, de la *Série Palladium*. Elle représente un corps d'homme qu'on dirait blessé, ou une statue rongée par la mousse, renversé sur une sorte de socle ou de rocher au sein d'une étrange forêt. Cette photo me fait irrésistiblement penser à une sculpture qu'enfant j'admirais avec beaucoup de perplexité: *Le Gaulois blessé*. Et la photo se mêlant au monument, tous deux ont fini par se fondre pour symboliser le souvenir du dernier Julien dont je m'étais beaucoup rapproché. Julien terrassé par la mort de son fils Guillaume, puis par la maladie qui devait triompher de lui; mais — comme le Gaulois blessé — un Julien défiant la mort jusqu'aux ultimes limites de ses forces, tout en l'accueillant dans son inéluctable grandeur en y reconnaissant enfin son maître.

Nous nous sommes aimés et battus comme des frères et — jusqu'à un certain point — comme des doubles, pris l'un par l'autre dans une véritable fascination narcissique que nous essayions sans cesse de briser comme Narcisse, dans l'eau pure de la fontaine, son image qu'il rêve

de détruire plutôt que de la perdre et lui avec, en se précipitant dans l'onde réfléchissante. Mort imaginaire, mort en miroir, miroir par où la mort entre et sort, comme l'écrivait Cocteau¹. Tous ceux qui ont connu Julien Bigras ont pu, à un moment ou à un autre, être excédés par son narcissisme tonitruant et immaîtrisable, moi-même tout comme un autre. Ce narcissisme — pourtant si nécessaire pour soutenir son travail d'écoute des névroses narcissiques, comme on dit, tout autant que son travail d'écriture et la lutte qu'il n'a cessée de mener, seul pendant longtemps, contre les forces institutionnelles de bureaucratisation et de médicalisation de la psychanalyse au Canada² — lui a valu beaucoup d'ennemis tant dans le milieu psychanalytique qui était le sien qu'au dehors, parfois irréconciliables. Et mon propre narcissisme, peu compatible avec le sien, nous a souvent conduit au bord de la rupture. Pourtant, Julien n'était pas homme à rompre facilement ses amitiés — contrairement à un Lacan chez qui les innombrables ruptures d'amitié furent une nécessité de survie — et, au delà de la rage qu'il déclenchait régulièrement chez moi et du désir qu'il suscitait d'étriper l'image autosatisfaite et grandiose qu'il projetait devant lui, je n'ai jamais cessé de pressentir un tout autre Julien. Un Julien immensément attentif à l'autre, tendu vers l'autre et — du fait même de son narcissisme — toujours sur le point de s'y abolir ou dans l'attente que de cet autre une main surgisse et saisisse la sienne, mais sans jamais trop y croire.

Il aura fallu que meurre Guillaume, le plus jeune de ses fils, pour que le labyrinthe aux miroirs où, bon gré mal gré, nous nous laissions prendre aux pièges de Julien, volât en éclats, le laissant nu, fragile et désesparé. Jamais je n'ai connu un père aussi désesparé par la mort de son fils. Et, sans dévoiler quoi que ce soit du privé de leur relation, jamais je n'ai vu un homme prendre aussi douloureusement la mesure de ce que son aveuglement narcissique lui avait fait rater dans cette relation, à savoir que contrairement à ce qu'il avait cru jusqu'alors, son fils l'avait aimé et observé... en silence. C'est après cette mort que j'ai vu s'opérer en Julien une mutation (une maturation?) profonde. Mais la mort réelle de son fils l'avait trop violemment frappé pour que, le cœur gros, Julien n'en fut mortellement atteint au plus vital de son corps.

Ce que Julien n'avait pas su voir chez son fils parce qu'il n'avait cessé d'interposer entre lui-même et tous les autres, son image magnifiée, il s'est mis — n'ayant désormais plus de miroir qui lui renvoyât son reflet — à y être de plus en plus attentif. Attentif à l'altérité de l'autre, à la différence qui le séparait des autres et lui donnait la bonne distance, la distance de la parole sinon vraie du moins authentique, la parole silencieuse, la parole réservée qui ne dit plus que ce qu'il est nécessaire de dire non pour se faire aimer mais pour se mettre à l'écoute du désir de l'autre, ou pour faire surgir, en l'arrachant au Réel, une idée nouvelle, un signifiant nouveau.

Nous nous sommes vus moins souvent, mais nos conversations — qui n'étaient plus des joutes — sont devenues d'authentiques conversations où, comme il arrive parfois — ô très rarement! — entre analystes qui s'aiment et se respectent, chacune des deux paroles avait sur l'interlocuteur un effet interprétatif fécond sans violence ni sauvagerie.

Peut-être cet extraordinaire renversement ne fut-il possible que parce que la mort réelle nous avait frappés, lui et moi, presque au même moment dans ce que nous avions de plus cher: lui, son fils, et moi...

Peut-être fallut-il que la mort réelle nous rappelât à l'ordre absolu de sa maîtrise pour que nous cessions de nous affronter dans ces tournois imaginaires où nous ne cherchions qu'à détruire les images que nous nous réfléchissions l'un l'autre.

Peut-être fallut-il enfin que nous nous heurtassions au Réel de la mort pour qu'enfin nous puissions (re)partir sur cette «immense courbe invisible, cette immense voie stellaire où nos routes et nos buts divergents se trouvent inscrits comme d'infimes trajets» et finalement devenir des amis «au sens de cette possibilité sublime» (Nietzsche, 1987, 179).

François Peraldi

Notes

1. Dans son film *Orphée*.
2. En faisant vivre pendant longtemps la première revue de psychanalyse qui ait publié plus d'un ou deux numéros: *Interprétation*, dont on peut dire qu'elle a implanté la psychanalyse dans la culture québécoise.

Références

- BIGRAS, J., FERRON, J., 1988, *Le désarroi*, V.L.B., Montréal.
- PERALDI, F., 1981, La psychanalyse se meurt, la psychanalyse est morte, vive la GRC psychiatrique, *Santé Mentale au Québec*, vol. 6, n° 2, 107-118.
- NIETZSCHE, F., 1987, *Le gai savoir*, Gallimard, Paris.